

Souvenirs du pays des mots gelés *L'Invention du chauffage central en Nouvelle-France*

Marie-Christiane Hellot

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2012). Compte rendu de [Souvenirs du pays des mots gelés / *L'Invention du chauffage central en Nouvelle-France*]. *Jeu*, (144), 18–21.

L'Invention du chauffage central en Nouvelle-France

TEXTE **ALEXIS MARTIN** / MISE EN SCÈNE **DANIEL BRIÈRE** / SCÉNOGRAPHIE **MICHEL OSTASZEWSKI**
COSTUMES **JUDY JONKER** / ÉCLAIRAGES **NICOLAS DESCÔTEAUX** / MUSIQUE ORIGINALE **ANTONY ROZANKOVIC**
CONCEPTION VIDÉO **YVES LABELLE**
AVEC **ÉMILIE BIBEAU, BENOÎT DROUIN-GERMAIN, LUC GUÉRIN, PIERRE-ANTOINE LASNIER, ALEXIS MARTIN, CARL POLIQUIN, DANIELLE PROULX, MARIE-ÈVE TRUDEL**, AINSI QUE **MARGAUX BRIÈRE DE LA CHENELIÈRE**
EN ALTERNANCE AVEC **GABRIEL TRUDEL ARIAS**.
PRODUCTION DU **NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 7 FÉVRIER AU 8 MARS 2012.

MARIE-CHRISTIANE
HELLOT

SOUVENIRS DU PAYS DES MOTS GELÉS

Mon pays, c'est l'hiver... et le chauffage. Les nombreux et talentueux artisans du Nouveau Théâtre Expérimental rassemblés autour du duo Alexis Martin et Daniel Brière nous en font une démonstration enthousiaste et entraînante avec ce premier volet de la trilogie annoncée sur *l'Histoire révélée du Canada français*. Ils l'ont intitulé *l'Invention du chauffage central en Nouvelle-France*. Dans les faits, c'est à l'avènement du poêle à bois que nous assistons. Massif et réconfortant, cet appareil essentiel à notre confort de Nordiques préside dans le rôle principal pendant les deux heures quarante-cinq que dure le spectacle. Une demi-heure de moins, peut-être (certains sketches traînent en longueur ou ont un lien ténu avec l'angle principal), et la saga des descendants des colons français au nord des Amériques aurait été une réjouissante quoique instructive façon de revisiter 390 ans (1608-1998) d'apprivoisement du froid.

Mais ne boudons pas notre plaisir et laissons-nous convaincre par la proposition Martin-Brière : relire, par tableaux et non chronologiquement, l'histoire du Canada, devenu Canada français, puis Québec, sous l'angle de la conquête... du type de chauffage. Celle-ci devient alors le symbole de l'enracinement dans le monde du froid du rejeton de la vieille France – pas

si douce, mais tempérée. Grâce à l'abondance du bois, au commerce de la fourrure, aux perfectionnements techniques (invention de la veste avec la fourrure à l'intérieur – appelée à se transformer en anorak, fabriqué au... Mexique –, de la combinaison une pièce, du poêle à bois – qui nous vaudra la visite de l'entreprise Bélanger, de Montmagny, confrontée aux problèmes de la modernisation –, de la motoneige...), les héritiers des premiers hivernants vont peu à peu, au fil de leur histoire, maîtriser les éléments hostiles. Jusqu'à cette victoire contemporaine de la technologie sur la nature : le chauffage central. Mais la leçon de cette aventure, c'est que l'hiver aura toujours le dernier mot : 1998, dernier épisode de la saga, n'est-ce pas l'année du fameux verglas qui a humilié le tout-puissant réseau électrique québécois ?

La légende du froid

Le spectateur revisite ainsi, dans un constant aller et retour entre les siècles qui évite le piège du didactisme, mais qui oblige à une écoute particulièrement « attentive », des épisodes historiques ou imaginés de cette légende du froid. Celle-ci commence en 1606 avec la fondation, au sein de la fameuse Habitation, cernée par la neige, de l'Ordre de Bon-temps, une cérémonie



L'Invention du chauffage central en Nouvelle-France d'Alexis Martin, mis en scène par Daniel Brière (NTE, 2012). © Michel Ostaszewski.

réglée comme un ballet où, en compagnie de Champlain, de Poutrincourt et du Micmac Membertou, on se régale de gibier, on boit du bon vin, on fume le calumet de la paix et on rêve de ne former qu'« un seul peuple » avec les Amérindiens¹. C'est le premier approvisionnement du froid après l'hiver meurtrier de l'année précédente. Un approvisionnement si réussi qu'en 1613, dans son *Journal*, Champlain écrira même : « Nous passâmes l'hiver fort joyeusement. » Quelques sketches plus loin, le spectateur retrouve cette colonisation du froid avec la traite des fourrures et les aventuriers Radisson et Des Groseilliers. Eux, leur conception du patriotisme est claire : « Mon pays, c'est la fourrure. » Aventuriers, non, comédiens plutôt : c'est par le biais d'un téléroman² des années 50, accompagné d'une publicité

d'époque, suivi d'un souper *Chez son père*³ et agrémenté des romances d'un chanteur populaire à la Pierre Lalonde qu'ils revivent devant nos yeux amusés. Sur un ton plus grave, Alexis Martin reviendra aux époques fondatrices, avec, dans la deuxième partie, Luc Courtemanche, un professeur de sciences sociales, qui, dans son camp⁴ déserté, se désole de la disparition de « 50 000 pages qui relatent l'histoire des Français d'Amérique et de leurs alliés amérindiens [...] On est en train d'assassiner la mémoire⁵. » Mais on aura aussi assisté à la confrontation entre la doctrine des jésuites Brébeuf et Lejeune, intellectuels austères, passionnés de conversion et de martyre, et la spiritualité amérindienne, proche de la nature. Un saut de trois siècles, et, autre avatar d'une mémoire qui oublie,

1. En fait, cet épisode authentique a eu lieu en 1606 à Port-Royal, en Acadie.

2. Un rappel direct au téléroman de Pierre Gauvreau qui eut un grand succès populaire sur les ondes de Radio-Canada de 1957 à 1959.

3. Populaire restaurant montréalais des années 60, 70.

4. Un camp d'été, semble-t-il, comme il en existe dans certains départements, d'anthropologie ou de géographie, par exemple.

5. Sauf mention particulière, les citations ont été relevées pendant le spectacle.

nous voici avec le problème familial du patrimoine religieux dont on ne sait que faire et des monastères transformés en condos. Ainsi la métaphore du froid rejoint-elle celle de la mémoire au pays de la difficulté d'être.

Car la lutte contre le froid est aussi celle du droit à la parole. Ce droit, Serge, un jeune chômeur, va douloureusement l'acquérir et, symbole de tout un peuple malade de sa langue maternelle, il sera longtemps incapable de parler. « La langue est un combat », explique un Gaston Miron incarné par Alexis Martin à un Pierre Lebeau joué par Benoît Drouin-Germain. « On est pauvre de mots [...] J'écris des poèmes comme des anticorps littéraires. » Cependant, en contrepoint et comme un démenti de cette impuissance, les mots du poète s'affichent victorieusement tout en haut des panneaux coulissants, tandis qu'ils sont retranscrits à la main sur les parois transparentes par un élève attentif et admiratif.

Mais pour exister collectivement, « il faut retrouver le sens de l'histoire » : c'est le but de l'atelier offert par un Luc Guérin en animateur social à son groupe de jeunes chômeurs, costumés en personnages historiques. Et on retrouve ici l'adversaire héréditaire : l'Anglais. « J'vas rajouter une bûche, dit un des participants. » « Bon, y m'reste pus d'Rapport Durham ! » ajoute-t-il au grand plaisir de l'assistance, sur le plateau comme dans la salle. Dans un autre sketch, à l'invitation d'une animatrice vêtue comme Éva Circé-Côté⁶, la femme de lettres féministe, les assistants improvisent collectivement (rappel de la mode des années 60) la légende du feu. Entre jeu théâtral et cours d'histoire, entre pédagogie et humour, ces scènes sont assez représentatives de la démarche générale.

Mais l'image la plus prenante, la plus poétique, reste celle que l'auteur est allé chercher dans la *Relation des jésuites* de 1654, dont le programme donne d'ailleurs la citation : la légende des mots gelés⁷. L'hiver, c'est la métaphore du pays pris dans son inertie politique et son langage blessé. Cette image nous vaudra un tableau visuellement très réussi. Deux jeunes gens – étudiants du professeur de sciences sociales –, penchés au-dessus de la fosse où gît le « feu de glace », le visage éclairé par sa lumière, y recherchent désespérément deux mots qui y sont prisonniers : « Canadien » et « Français ».

Mélange d'accents

Ce va-et-vient entre les époques offre aussi un joli mélange d'accents. Les mots, quand ils ne sont pas « gelés », chantent sur plusieurs tons, et les voix sont aussi bigarrées que les images. C'est la langue fleurie mais classique des pères

6. Journaliste, écrivaine, fondatrice de la première bibliothèque municipale de Montréal, féministe et libre-penseuse, elle a vécu de 1871 à 1949.

7. « On dit qu'il y a un pais ou le froid est si grand, que toutes les paroles s'y gellent, et quand le Printemps s'approche, ces paroles venant à se degeler, on entend quasi en un moment tout ce qui s'est dit pendant l'Hyver. »

fondateurs, avec laquelle contraste l'argot contemporain et direct de leurs lointains descendants, un couple de jeunes touristes français, lui, caricatural et antipathique comme les « cousins » qu'on adore détester, elle, charmante, pleine de bonnes intentions, comme ceux qu'on aime. Mais, sans doute pour illustrer l'aspect multiculturel du Montréal d'aujourd'hui, on nous fait aussi entendre l'accent italien d'un Gino trafiquant de drogue, et celui de Samuel, le gardien latino-américain de l'entrepôt qui brûle dans une apocalypse rougeoyante. Les idéologies se croisent : le jeune héritier des poètes Bélanger fait à sa mère, sur un ton enflammé, l'apologie de la modernité, un certain Lescarbot (malicieux clin d'œil au compagnon de Champlain et de Poutrincourt⁸), capitaliste sans état d'âme, tient pour sa part un discours froid et rationnel. S'y opposent le lyrisme âpre et concentré des poèmes de Miron (« tu bois les millénaires de la neige par désespoir »), les envolées inspirées de Papineau (« on n'a pas besoin de votre fusil mais de votre parole », lui dira sa jeune guide, qui le pousse à s'enfuir aux États-Unis, déguisé en femme). Quant à la voix grasseoyante du chanteur pop, Henri de Valence, elle forme un savoureux duo avec les sacres, les jurons, la colère mal contenue des jeunes felquistes dont il est l'otage.

Les ballades chantées à intervalles réguliers par un chœur de trois comédiennes vêtues de la même combinaison grise (celle qu'on met en hiver sous les vêtements) et coiffées d'un bonnet de fourrure servent de contrepoint musical à ces images et à ces accents : plaintives et légères, leurs voix commentent cette histoire de lutte et de froid.

Une cabane de plexiglas

Ces intermèdes musicaux servent aussi de lien entre les différents tableaux pendant, entre autres, les changements de costumes, ce qui ajoute encore à la fluidité des déplacements et des mouvements d'ensemble. Comme c'est l'habitude au NTE, salle et plateau ont été réaménagés pour les besoins de la mise en scène et de la scénographie. Au centre, sur une estrade, une cabane, un cube, en fait, constitué de murs de plexiglas coulissants, entourés d'une passerelle équipée de deux micros devant lesquels des comédiens viennent parler ou chanter à l'occasion (intermèdes parfois superflus, d'ailleurs.) Les spectateurs se font face, avec vue pleine et entière à la fois sur ce qui se passe à l'intérieur de la boîte, cocon transparent, univers chaud et protecteur, règne du poêle à bois, et sur l'extérieur, royaume de la neige – qui ne cesse de tomber, grâce à un ingénieux système de soufflerie. Les innombrables changements de costumes, toujours rapides et habiles, se font à vue quand les comédiens ne sont pas sous la trappe aménagée sous le plateau. Dans cette évocation historique,

8. Marc Lescarbot, avocat et écrivain. En 1606, il présente, sur l'eau, le *Théâtre de Neptune*, interprété par des colons et des Micmacs. C'est la première pièce jouée en Nouvelle-France et, très probablement, en Amérique du Nord.



L'Invention du chauffage central en Nouvelle-France d'Alexis Martin, mis en scène par Daniel Brière (NTE, 2012).
 Sur la photo : Alexis Martin, Pierre-Antoine Lasnier, Luc Guérin et, à l'arrière-plan, Émilie Bibeau. © Michel Ostaszewski.

les costumes – pour les scènes où les comédiens jouent eux-mêmes des personnages historiques, on devrait plutôt parler de déguisements – sont évidemment fondamentaux. Judy Jonker les a voulus très soignés, dans un souci évident d'authenticité. Ils portent tous la marque de leur époque, depuis les habits Renaissance de Champlain et de ses compagnons jusqu'au survêtement de motoneige, en passant par la veste en « filet de pêcheur », style années *peace and love*, de la jeune felquiste, la veste à carreaux de la vedette pop et l'élégant manteau long du jeune entrepreneur.

La mise en scène est servie par une distribution dynamique, à l'entrain communicatif et généralement très convaincant. Se partageant plus de cinquante personnages, les cinq comédiens et les trois comédiennes (plus un enfant et... un chien !) animent les quelques mètres carrés de planches d'un bouillonnement d'aventures et de sentiments. S'y distinguent particulièrement dans leurs multiples incarnations Luc Guérin, aussi juste en

Charles Couillard qu'en Louis-Joseph Papineau, et Danielle Proulx, une des trois choristes, qui incarne avec le même bonheur un chef d'entreprise pratique et une mère perturbée. Quant à l'auteur du texte, Alexis Martin lui-même, il déclenche les rires par ses répliques laconiques ou sarcastiques.

L'Histoire, nous rappelle le NTE dans le texte liminaire de son programme, est un vivier pour la littérature. Avec ce spectacle si richement et précisément documenté, le tandem Martin-Brière démontre avec éloquence et humour que le théâtre québécois peut se nourrir des annales de son peuple. Avec une histoire aussi courte, le danger est de verser dans l'anecdote et dans l'actualité complaisante. Le NTE n'a pas encore constitué de dramaturgie nationale, mais il nous montre que les vies de Champlain, de Papineau, du curé Labelle, de Gaston Miron ou, pourquoi pas, d'Éva Circé-Côté, pouvaient se transformer en mythes et légendes. De ces histoires qui nourrissent l'Histoire d'un peuple. Et l'empêchent d'avoir froid. ■